François Hertel

AXE ET PARALLAXES

VARIÉTÉS

DU MEME AUTEUR

Les voix de mon rêve, poèmes de jeunesse (1934) Epuisé.

Leur Inquiétude, essai (1936) Epuisé.

Le Beau Risque, roman (1938) Epuisé.

Mondes Chimériques, contes (1940)

Tous droits réservés par Les Editions Variétés

FRANÇOIS HERTEL

AXE et PARALLAXES

1941

LES EDITIONS VARIETES
1410, rue Stanley

Je serai moi aussi cette espèce de bonhomme

Qui fait les choses comme les autres dans le reste de la vie

Mais qui additionne en plus ces machins qu'on ne comprend guère.

LETTRE A PAUL CLAUDEL

LETTRE A PAUL CLAUDEL

Je ne suis qu'un pauvre curé, Monsieur
Paul Claudel,
Tout ce qu'il y a de plus bas clergé,
Et pas haut dans aucune échelle.
Ce qui est plus typique encore : je vous
ressemble un peu,
Par ce besoin de mettre du noir sur le
blanc
Et de n'être compris que de moi-même
à certaines heures.
Enfin — c'est le comble — vous et moi
nous faisons rime.

Claudel. Moi, je me suis rebaptisé Hertel.
Ce furent des espèces de hobereaux de chez nous,
Des nobles qui étaient aussi coureurs de bois.
Je leur ai pris leur nom; car ils avaient négligé d'avoir des enfants;
Et il ne faut pas qu'un beau nom se perde.
Ils ont dû m'accepter dans la lignée;
Il n'y en avait plus un pour protester.
Je disais donc — Dieu! ce que je bavarde! — que vous comme moi, et moi comme vous, étant bavards,
Et pas très clairs dans nos idées, parce que nous en avons beaucoup et qu'elles s'entre-choquent,
Nous nous ressemblons un peu.
Dans ces poèmes, que je vous dédie, vous trouverez
Une sorte de caricature métaphysique de votre oeuvre.
Là où vous avez mis la main, j'ai posé le pied.

Dans l'Ecriture, j'ai voulu retrouver la Pensée même du Père.
Vous êtes théologien; je ne suis que philosophe.
Vous expliquez les textes, vous les agrandissez par la magie du verbe,
Vous recréez la Bible en images.
Moi, je voudrais plutôt passer au-delà de l'image,
Epurer le phantasme au creuset de la relation,
Décanter l'idée.
Chaque jour, au livre d'heures, votre souvenir me fascine,
Maître impérieux, exégète de l'inexprimable!
Séhon, roi des Amorrhéens et Og, prince de Basan,
Et ceux qui habitent, impavides, la terre de Gelboë
Pour vous sont des hommes en chair, immenses.
Ils sont pour moi, plus pauvre, des symboles.
Je n'ai presque plus de graisse sur le

dos;
Mon esprit est comme ce triangle, dans les livres d'images, et qui représente l'oeil de Dieu.
Vous synthétisez, je dichotomise;
Et là où vous êtes tellement complet que c'est plus vrai que la vérité,
Je m'acharne à ne donner qu'une épuration impossible.
Ce grand vieillard, austère et blanc, qui a suscité les choses,
Je cherche à le définir dans un petit mot: l'Etre.
Vous pensez en images et moi, moins humain, j'imagine des idées,
Que je cherche ensuite à couler en métaphores,
A retourner à l'envers pour en montrer tous les aspects.
Et j'ai beau m'esquinter, je ne parviens ni à faire court, ni clair.

AXE OU ART POETIQUE

AXE OU ART POETIQUE

Je crois que la métaphysique et la posie ne font qu'un.
En cela je me sépare des docteurs.
Je crois aussi en la forme régulière du vers, en la forme antique
Et solennelle. Mais plus pour moi. Pour ceux-là seuls qui n'étouffent point de ce mal étrange : ne pouvoir s'exprimer.
Heureux l'auteur facile qui peut contenir en la forme pleine sa pensée ronde comme une orange.

Heureux celui qui ne se diminue point
en s'inscrivant dans le cercle géométrique,
Celui qui peut sacrifier une partie de
sa substance pour n'arborer que le
surplus
Millionnaire.
Moi, je suis pauvre et je ne puis consentir
A me diminuer encore. Je ne veux plus
me taire savamment, lorsque je voudrais parler et que le mot
Se refuse, à la fin du vers, le mot final,
ce clou qui riva Molière au Golgotha
de la rime pauvre.
Lui si riche pourtant.
Et moi, fluet et maigre, plus que mon
maître François Villon,
Moi qui n'ai qu'un petit message sur
la conscience,
Message restreint et qui pèse en la
balance comme un jeune veau,
Je rognerais encore sur la quantité
Pour frapper de temps à autre un beau
vers qui me coûterait cher

Et qui m'empêcherait d'accoucher d'une
idée. Non!
Ayant reçu du Ciel une pensée lourde,
confuse, pénible, j'enfanterais des
parlers clairs et précis.
J'étais ébène, je me ferais cristal.
Pour exercer un art loyal, je ferais
faux,
Et je trahirais mon lecteur rare pour
être aimé des foules.
Suis-je moins français alors? Etre
français, c'est l'essentiel toujours.
Ainsi le veulent M. Claude Farrère
et l'Académie.
Ne se moque-t-on pas un peu de nous,
messieurs les pauvres diables, de
nous à qui l'on dit: *rimez,*
Au nom de sieur Auguste Dorchain?
Comme qui nous dirait: *chantez,* quand
nous n'avons qu'un filet de voix
Et que fredonner nous suffit.
Pour moi, j'ai trop vu l'inutilité, j'ai
trop saigné dans l'arbitraire.
Je veux dire enfin ce que j'avais à dire,
Si je ne l'ai point oublié à faire des

vers,
A rimer, quand Leconte de Lisle a dit le dernier mot et que Hérédia est mort depuis cinquante ans.
Pourquoi toujours suivre?
Mais Claudel? On ne suit pas Claudel; il précède trop.
Lui, il a tout envoyé promener parce qu'il se sentait trop fort.
Moi ce n'est pas la même chose...
S'émanciper après un autre n'est pas imiter cet autre.
C'est toujours à recommencer, l'émancipation.
Ce n'est jamais la même chose.
Il ne faut point rire surtout quand ceux qui n'ont point de génie
S'émancipent.
C'est la seule originalité qu'ils peuvent se permettre.
Auprès d'un géant, un nain sera toujours un nain, même s'il y a des nains plus petits.
Connaissez-vous Laurent Tailhade? Non. Ce fut un autre poète—veuillez

me croire—que Samain.
Il en est mort.
Il revivra peut-être. Samain, le jour où il sera mort, ne ressuscitera plus.
Chaque homme a son rythme, un rythme qu'il porte avec soi, comme un pipeau virgilien.
C'est à cet unique diapason qu'il doit s'ajuster.
Tous ont la même respiration, pas le même rythme.
Courber unanimes les chevaux et les boeufs: c'est être beaucoup trop évolutionniste.
Ne sent-on pas l'avertissement
Quand on sort de son registre?
Nous ne sommes pas tous adaptés aux ondes de douze pieds.
Je crois à la syntonisation individualiste.
Et, pour terminer par où j'ai commencé,
Je persiste à croire que la poésie s'accommode des pensers les plus graves,
Pourvu que le poète les sente bien.

Et même s'il les exprime à demi, les idées pures se tiennent droites,
Cariatides au long péplos ionique, les idées,
Princesses solides du divin Platon,
Soutiennent le cahotique entablement
De nos fronts durs, penseurs opaques, quand nous élaborons difficilement nos constructions organiques.
Et nous sourions dans nos barbes d'airain, bravant les rictus jaunis des faiseurs de rhétorique;
Car nous savons mieux qu'eux toute la cruauté de notre métier,
Nous avons cent fois éprouvé l'impossibilité de cette technique qu'ils déclarent facile.
Et puis, vous pourrez toujours traduire mon oeuvre en alexandrins.

PARALLAXE DU MOI

PARALLAXE DU MOI

Mon Dieu qui ne coulez point comme nous d'heure en heure,
Qui durez sans changer, toujours jeune et toujours mûr.
Et je suis en vous, et vous êtes en moi; et nous sommes un, et pourtant non confondus.
Je glisse à travers vous dans la limite de mon temps.
Et vous êtes à travers moi; et ma succession ne crée pas en vous de points de repère.

Adam et moi en vous, dans le même moment, mais que vous voyez pourtant séparés par cette dimension que nous appelons temps.
Vous infiniment me créant, et moi créé en un certain point idéal de votre durée.
Votre action une, en vous-même circonscrite, et cette relation des choses que vous posez sans cesse, en créant l'univers, le temps.
vers, le temps.
Telle la mer en elle-même non épuisée par l'oeil marin, qui sait, lui, que l'horizon est un trompe-l'oeil, une ligne sur l'eau.
Moi en vous comme le poisson salé dans la mer,
Mais plus frileux, moins confiant;
Le poisson ne sait pas qu'il est en la mer, et que la mer en lui pénètre
Par tous les pores. Pas un qui soit vide de vous, ô mon Dieu, et pas un de mes soupirs qui ne soit la chair de votre chair,
L'être.

J'agis, et c'est vous qui posez l'être derrière ce paravent de mon acte où je me crois seul peinant.
Je pense, et mon être, ma pensée, mon acte, tous les êtres, toutes les pensées, tous les actes, vous les tenez dans votre main, comme le charpentier une poignée de clous; et parfois vous en laissez tomber un qui croule.
Mais, toujours repris, il vous doit de nouveau le don de la forme.
Car vous ne voulez pas qu'un grain se perde, que le néant naisse du détritus des choses mortes.
O Dieu, l'Infini en qui tout l'être tient; et ce qui sort
Est l'être; et ce qui naît, sans accroître la somme,
Fleurit en gerbes
Au dehors.
Dieu qui sur vos épaules supportez le faix de tout et retenez de toutes choses le fait au bord du rien.
L'Un majuscule fusant le nombre.
Acte jailli, non reçu, qui se solidifie en

corps, s'épanouit en âmes, en vastes âmes sans figure, sans bras pour étreindre,
Plus vastes que ces mondes où s'exorbitent les sphères,
Vous qui tenez tout de vous-même, qui posez toutes choses possibles, par votre souffle réelles.
—*Et l'absurde, deux fois le néant, pourquoi m'insurger contre son absence?*—
Moi, l'un de chair et d'esprit mêlés, l'impur, unité que mon corps a faite, moi, le cristal
Solide d'une roche éternelle — *et la cause n'est point tarie qui coule en mille autres* — moi, bouche sur la vôtre infinie,
La mienne vous cherche à la surface de tout; vous comblez sans superficie la plénitude des êtres qui sont l'espace, le temps, le lieu.
Le lieu, le temps, l'espace, signes en moi, vains;
L'analogue, l'incompréhensif, le vide.
Et vos fleurons aussi, je les conçois

par l'accessoire qu'ils ne sont point.
Je mesure de la nuit pour pénétrer en votre jour.
J'assigne le rien pour concevoir une parcelle
Du tout.
Car vous ne voulez pas qu'un oeil mesure l'incommensurable,
Qu'un odorat flaire l'immarcescible,
Qu'un doigt touche Celui qui soutient l'être de ce qui est.
Je retourne à la mer, seule figure vraie de Lui qui n'en a pas.
Et la mer se joint et se disloque, une toujours et se multipliant sans appauvrir
Le dépot noir du limon, la chair tendre des nénuphars.
La source est ailleurs, partout. Elle sourd,
Surgissant d'où elle s'écroule.
La mer est devant moi. Et je tremble.
Que sera-ce, face à votre face?
Quand vous aurez biffé mon corps d'un seul coup, d'un vouloir unique,

Le même qui est au commencement,
Pour me clouer en votre présence.
Nu, l'âme toute seule, comme un enfant puni, et vous
Que j'ai trompé, à qui j'ai volé des billes
Pour jouer pendant que vous soutenez le monde
Et que votre Fils saigne sur un bois;
Moi, l'Iscariote, vous le Crucifié...
Pourtant cela sera: cette chose inique, sans proportions.
Vous voulez que je vous désire; et je vous aurai.
Je n'ai qu'à vouloir pour vous tenir entre mes bras, toujours.
Car vous l'avez dit: *"Celui qui aura tout quitté pour me suivre"*
—Même s'il a fait une cachette dans un coffre rouge, au grenier—
"Celui-là, je le purifierai et je le prendrai dans mon sein
A jamais".

AU DIEU TROIS FOIS UN

AU DIEU TROIS FOIS UN

O Dieu, trois fois un,
Dont parle l'Ecriture en Saint Jean.
Et les autres aussi en parlent et puis encore
Saint Jean.
Un de nature et trois malgré le nombre,
En dépit du nombre obscur, du nombre qui morcelle ce qui n'est point.
Celui qui est, fondant le nombre, le transcende mystérieusement.
Un Dieu, et trois personnes.

Le nombre n'intervient que pour se refuser.
Numériquement une, la nature se donne et les trois sont.
Et les trois sont un.
Le Père est. Sans être né, sans principe éternel.
Et le Père dit. Le Père se dit lui-même.
Se connaissant, il connaît l'autre qui est soi. L'autre, son Verbe, sa pensée, son Fils.
Le Père est un, le Fils est un; et le Père et le Fils sont un, ils ne sont point deux.
L'Esprit sourd. Telle la limpidité claire d'une source géminée jaillit.
Le Père et le Fils, un; comme un poing refermé d'où procède l'Esprit,
Parce que deux en un s'aiment éternellement.
Le Fils, engendré du Père, et l'Esprit
Du Père et du Fils procédant.
"Mon Père et moi, nous sommes un ".
Le Saint-Esprit, l'Amour, le Paraclet, l'Esprit-Saint, la sainteté de Dieu,

le sein des saints.
Et le Père et le Fils et l'Esprit sont un; ils ne sont point trois.
Le Père crée, le Fils crée, le Saint-Esprit crée.
Dieu seul crée. Et pourtant le Père, ce grand vieillard à barbe blanche, le créateur dans Michel-Ange?
Le Fils rachète, l'Esprit rachète, le Père rachète.
Et pourtant Christ seul est Sauveur, Christ seul a pris la chair, Christ seul est le Verbe, le seul Verbe chair.
"Au commencement était le Verbe".
"Et le Verbe s'est fait chair".
L'Esprit, le Père et le Fils sanctifient. Et pourtant l'Esprit seul est Paraclet.
Le grand vieillard, le doux Nazaréen, la colombe du Baptême ne sont point *le* même; ils sont *la* même.
Et les langues de feu ne furent point des signes vains; l'Esprit seul, en eux, manifeste.
Pourtant, le Père est dans les langues,

le Fils est dans les langues, l'Esprit est dans les langues.
L'Esprit est sur les langues de ceux qui prient, de ceux qui aiment, de ceux qui prêchent.
Et le Fils et le Père sont sur les lèvres, sur les mêmes lèvres, dans l'acte unique.
Sur les lèvres d'Adam et sur les miennes, en même temps, mais hors du temps,
Sur les lèvres de celle qui a porté Dieu, sur les lèvres de la femme, d'Haïscha.
La mère de famille, épouse de l'Esprit, fille du Père, et du Fils la mère.
La Vierge.
l'on voit trois-fois-un-font-un.
J'ai fait un grand rêve d'Apocalypse.
Un rêve où les quatre animaux, les vieillards et les trônes, et les villes et les marbres, où les choeurs des saintes et des saints
Tourbillonnaient.
Je fus ravi en esprit, dans ce ciel où l'on voit trois-fois-un-font-un.
Dieu. J'ai vu Dieu.

Comment trois et un s'unissaient sans se contredire, *triple opposition en l'une position,*
Je l'ai reçu en plein coeur, dans le flamboiement des astres, ces grains de sable aigus et dorés devant sa face.
Dieu m'a transpercé de sa présence, glaive chaud qui ouvre l'âme à l'infini.
Sur mon être, un autre être s'était greffé qui m'entrait dans la chair jusqu'à l'éteindre.
Un être neuf, rayonnant sur l'énigme où je mire mon ignorance.
Un accident plus noble que ma substance.
Sur mon individu ce quelque chose de plus, et qui m'allégeait. Des ailes, j'avais donc des ailes.
Des ailes et cette lumière. Lumière qui s'allumait en moi, qui rayonnait du dedans.
Et ce chant intime, la symphonie du silence éternel.
Je me sentis longtemps monter, monter.

Brusque passage à la limite; un choc.
J'ai vu.
L'opacité de ma vision s'évanouissait au loin comme un nuage beige.
Mes yeux flambaient.
Ce que nul regard n'a contemplé, ce que nulle oreille n'a entendu, je le voyais et l'entendais pour toujours,
En rêve.
Un rayon de miel, un fer de lance.
Trois fois un font un.

* * *

Et mon front s'est éteint.
Les étoiles, une à une, sont tombées au gouffre vertical.
Parce que je n'étais point mort et que la vie coulait en moi avec le sang du cerveau,
Et parce que j'ai péché,
Parce qu'Adam a péché,
Parce que tout homme a péché,

Et même si nous n'avions point péché,
L'un multiple abolit le nombre, et la rétine est opaque de l'oeil humain.
Le relatif gît impénétrable au coeur de l'Absolu, le pouls du monde bat trois fois dans l'unique pulsation
Qui le soutient.
Ombres pâles de l'une Trinité comment étreindrions-nous la triple opposition des personnes?
Comment nos mains souillées par l'espace pèseraient-elles la triple incommunicabilité substantielle de l'Un?
O Dieu trois fois un,
Je gis dans la poussière, dans ma poussière, la même d'où vous m'avez tiré,
Quand vous pétrissiez la généalogie des hommes avec de la boue.
Je me couvre la face de cette poussière, la même où retournera mon corps,
Celle peut-être d'où vous m'arracherez pour la seconde incarnation, quand, à la voix de votre ange, je ressusciterai des morts,
Au dernier jour.

O Dieu trois fois un, l'épi qui ne porte point de grain se jette au coeur de votre gerbe pour l'éternelle moisson.

LOUANGE A L'HOSTIE

LOUANGE A L'HOSTIE

Ce blanc pétale où s'amenuise sur le lin blanc
Le Dieu présent au coeur des mondes,
Pain qui fond en la bouche étonnée...
C'est une force contenue, c'est un calme assouvissement.
C'est, substantielle, la nourriture, la nourriture en soi, repliée, résorbée sur le centre;
Et pas une pointe de plaisir, pas un frémissement impur de l'animal

Dans cette mâle apparition tout à coup
sur la langue.

* * *

Pain! Mot qui naquit chez l'homme
avec les premières transes,
Qui surgit le premier sur les premières
lèvres
Aussitôt qu'Adam eut perdu la joie de
vivre.
Cri de la chair angoissée, appel chaste
de la vie;
Car la concupiscence n'avait pas en-
core gavé
Les fugitifs de l'Eden.
L'homme tombé pressentait-il tes as-
somptions
Quand il broyait entre deux pierres
La tête des premiers épis,
O pain ascétique, aliment fort et pur,
Succédané du fruit fallacieux?

* * *

Dieu nous avait donc placés dans un
verger.
Nous sommes redescendus vers les
plaines.
Mais Yahweh s'est attendri : *Tu mange-
ras du pain,* a-t-il dit.
Et l'homme s'est courbé sur le labour;
Toute cette boue qu'il a fabriquée avec
sa poussière délayée,
Avec ses bras, avec ses tempes, c'était
pour le pain.
Ce fut un cycle sans égal, le cycle du
pain.
Le pain, c'est la vie; et la vie transmi-
se, c'est la Rédemption préparée.
Le pain fermenté pour la conservation
de l'espèce,
Pour nourrir des corps féconds jusqu'à
la Vierge
D'où jaillirait le Fils de Dieu;
Le pain azyme pour la préfiguration de
l'Agneau,
Que l'on mangeait avec des herbes;
Et le pain consacré après la dernière
Pâque;

Puis le pain toujours, pour les Hosties, depuis la Cène.

* * *

Qu'il est beau, l'homme qui mange son pain!
Mais je dirai le pain du Ciel.
J'ai entr'ouvert l'âme du pain. J'ai fendu l'écorce.
Dieu m'est apparu.
Au fond de toutes choses, quand on gratte un peu, c'est Dieu que l'on découvre.
Dieu l'Immense, dans l'accident et dans ma substance,
Dieu Paraclet dans mon âme,
Dieu le Christ dans les profondeurs de l'Hostie.
Et Il passe en moi par ce geste d'une main qui se tend.
A la surface pourtant rien ne bouge;
Les traits divins se cachent sous la

blancheur.
Présence substantielle. Son corps est dans l'Hostie, Son âme est dans l'Hostie, Son Ciel est dans l'Hostie;
Et l'Hostie est dans un lieu, et le Christ est hors du lieu.
L'Hostie bouge mais point le Christ.
Quand Il entre en moi, Il ne vient de nulle part,
C'est l'Hostie qui vient du prêtre;
Le Christ au Ciel demeure.
Au Ciel, Son corps, Son âme et Sa divinité; et aussi en moi,
Mais pas en moi comme dans un lieu;
En moi comme dans un Ciel.
La quantité, cette fille obscure de la matière,
Cette encombrante dame qui trône sur les Andes,
Cette Cordillère se résorbe en un point lumineux.

* * *

Phénomène solide qui noie dans les pleurs les fils de l'enfer.
Il s'accomplit en moi tous les matins;
Et qu'est-ce que je sens? Nul émoi. Une douceur grise, une froide certitude, point de larmes.
Un certain respect tue la flamme au coeur métaphysique.
La tête est trop prise pour qu'on ose
Aimer comme un enfant.
Heureux ces fronts bas et têtus, fixés comme une flèche
Au coeur même du mystère!
Heureux les ignorants pour qui tout est simple
Dans les arcanes de l'être!
Pour nous, croyance déchirante, douloureuse aux sens, défi à la raison.
Mais fi des clartés vaines!
Croyance globale, qui étreint Dieu, l'Eglise, les sacrements, l'univers,
Quintessenciés dans l'Hostie.
Je porte en moi l'Infini, Celui qui déborde par delà les espaces;
Et Il ne tient pas de place en moi

Parce que l'Infini ne peut tenir dans le fini.

* * *

Il m'aime, Lui. Comme on aime ce qu'on a fait, même quand ça n'est point réussi.
L'Etre sans fissures aime cette poussière qu'Il a pigée dans la boue du chaos.
Ce monde des désirs fous, et mon corps, cette ordure, et mon âme, cette pauvresse, Il les tient en équilibre comme une toupie.
Et parce que nous ne sortons point de l'orbite,
Il nous aime.
Parce que nous vacillons, Il nous redresse.
Et parce qu'Il nous aime,
A la Cène, le Christ s'est offert à la réponse de la croix,

Sur un autel sanglant l'Agneau s'est immolé;
Et victime Il demeure à tout jamais.
Quand le prêtre consacre, ce qu'il immole,
C'est le Christ au Ciel, sa croix au cou et les deux mains levées pour l'offrande.
Ici-bàs, le prêtre, voix de l'Eglise, héraut d'armes,
Là-haut le Christ, sacrificateur et sacrifié,
Le Christ en l'unique mactation au Calvaire, qui contient toutes les autres,
Le Christ, prolongeant dans la gloire son geste de la Cène et sa mort sur une croix,
Parce qu'Il m'aime.

* * *

Le prêtre est à l'autel : il tremble. C'est

lui qui va heurter à la porte du Ciel,
C'est lui qui va convoquer la divine victime,
C'est lui qui va ouvrir le trésor infini du Père,
C'est lui. C'est moi, grand Dieu! moi, avec mes pauvres mains gercées par le péché,
C'est moi qui vais donner au monde Celui qui m'a donné la vie.

TRISTESSE

TRISTESSE

Seigneur, je sens que je lâche,
Que ma lâcheté prend le dessus.
Je sens en moi l'Iscariote poilu,
Le noir Esaü et toute la Synagogue
Et la Gentilité festoyeuse et rébarbative au joug.
Toute la troupe de damnation et les petits lutins d'enfer aux ailes de suie,
Tout ce qui porte crins et cornes et qui mange des oignons d'Egypte,
Tout cela et le reste, et ma contribu-

tion à moi en pourriture intérieure
S'inquiète et s'insurge et conspire
Contre le branle-bas rédempteur de la joie.
Je ne veux plus d'une vertu qui se conquiert à force de bras.
Entendez-vous, Seigneur? Il est temps de venir.
Je veux que vous leviez le voile, que vous brisiez le miroir aux énigmes
Pour me donner votre face à face.
Je veux le don total, la nue vision et l'étreinte de l'Idée solide.
Vous, ô mon Dieu, l'Exemplaire, l'Incorporel producteur pur des corps impurs,
Je veux vous tenir contre moi collé, comme ces deux pigeons l'un en l'autre fondus
Dans l'extase douce du sommeil, et parce qu'ils sont bien au chaud quand ils se serrent l'un sur l'autre.
Tout le jour, je fus la drachme perdue ou presque, la quatre-vingt-dix-neuvième brebis,

Mais ce soir, je vois. Quand l'oeil se ferme, c'est l'âme qui s'ouvre;
Et n'est-ce pas un soir que Pascal a écrit: *"Feu, joie, pleurs de joie"?*
Levez-vous de cette croix où vous traînez dans mon accoutumance,
Rompez avec votre ordre et qu'au moins nous pâtissions ensemble,
Seigneur, Christ-Jésus, à moi!
Lorsque mon âme est lasse et mon coeur en allé,
Versez l'austère joie, le fruit acide et l'amour sans phrases.
N'est-ce point fait déjà? Oui, c'est fait:
Je m'étends dans la boue, sur le chemin de Golgotha,
Et je ne vous demande qu'une grâce, ô Dieu!
De poser sur moi au passage votre pied ensanglanté.

DIALOGUE

DIALOGUE

Les coudes aux genoux et replié sur
moi-même,
A l'heure où lourd encore des nourri-
tures absorbées
Il semble que l'esprit dût sommeiller,
D'énormes éclairs de lucidité intime
m'assaillent.
Compréhension soudaine d'une portion
du mystère humain ;
Cette sujétion et cette autonomie pour-
tant
De l'homme en regard de Dieu.

Tout est de Lui, mais tout est à moi,
Et Il ne peut changer ce qu'il a fait,
Il ne peut se glorifier en moi par l'amour ou la haine
Qu'en me laissant tel que je suis.
Et c'est pourquoi, sauvé, je l'atteste d'une manière précise
Et damné, je ne deviens point autre que cet unique baptisé.
Non, que je me sauve ou que je me perde,
C'est moi que je perds ou que je sauve,
Moi, et non pas cet étrange bonhomme désincarné.
Dans le champ clos des internes dualités,
Où l'esprit et la matière se déchirent dans leur étreinte,
C'est tantôt l'un et tantôt l'autre
Qui prédomine.
Ainsi, c'est Ame en ce moment,
Ame, ma femme souvent battue
Et fidèle comme une louve.
Ame parle; et sa voix est douce comme une voix d'épousée.

Et voici que Corps, à moitié sommeillant dans ses draps, bougonne quelque chose;
Comme qui dirait: "Laisse-moi dormir!"

—*Ame pourtant prend la parole*:
"Quel ménage bizarre, le nôtre, ne trouves-tu pas? — *Ils se tutoient depuis longtemps*—
Quelle misère que notre union stérile
D'où ne sont point nés les fils de la Lumière
Que voulait pour nous Yahweh!
—*Car l'âme nomme ainsi Dieu; c'est l'homme qui lui impose tous ces noms familiers.*
Dans le substantiel, on revient au substantif.—
Oui, *reprend la douce obstinée,* qu'avons-nous fait pour Lui,
Qui portât notre marque et qui fût digne de Sa Face?
Certes, nous avons collaboré à quel-

ques poèmes énormes,
Ainsi appelés parce qu'ils sortent de la norme,
Et sans doute aussi parce qu'ils ont parfois touché le fond du touchable.
Mais ce n'était pas assez que cet hommage proféré, que ce concerto pour bouches,
Que d'ailleurs nulle bouche ne profère pour l'heure.
Nous devions aussi fabriquer des oeuvres de vie,
Ce qu'on appelle des bonnes oeuvres.
Ayant ensemble touché Dieu dans l'aventure du verbe,
Nous devions l'étreindre aussi dans une action efficace
Qui nous vidât de nos scories.
Pour Dieu, nous avions des appétits à dompter et une faim à assouvir.
Qu'avons-nous fait, hélas! de notre jeunesse!
Qu'avons-nous fait, mon frère, ô Corps!
M'entends-tu, ô fou, ô toi pour qui l'assouvissement

Est l'unique fin parfois?
Toi qui te complais dans la chair seule et dans le don des lèvres,
O Corps qui a renié tant de fois sur les routes de Capoue
Mes aspirations à moi, plus profondes,
Dis, les regrettes-tu, ces délices dérobées,
Et le goût amer des bouches en allées,
Cette fraîcheur de fruit mort et cette chaleur à la fois,
Et l'infini que l'on met au fond de cette chose?
Ne vois-tu pas que cela et tout le reste
C'est autant de ravi à ma récompense à moi, l'immortelle,
A moi qui du *jouir* ici-bas presque coupée
Dois compter sans cesse sur la Promesse?
Sans doute que les lointaines folies et les impairs quotidiens
Nous sont à tous deux pardonnés;
Mais qu'avons-nous mis à la place de ce néant,

Depuis que nous avons fait à Dieu de vastes serments?
Certes, ce que tu fais, je l'accomplis aussi
Et nous sommes plus inséparables que des frères siamois,
Nous sommes de l'un à l'autre comptables.
Entre nous, ô Corps, c'est plus qu'à la vie, c'est à la mort et après,
Et ce dont tu me prives, tu t'en départis aussi
Pour le jour de la Résurrection finale.
Mais combien de temps serai-je seule à m'en passer.
Lors de cette vaste nuit où je brûlerai quelque part
Tandis que tu pourriras en un lieu!
Plus avant, toujours, plus au centre:
C'est là que dans notre confrontation et notre tête-à-tête impitoyables
—Au point que le sommeil seul semble nous séparer:
Tu reposes et je voyage hors du temps.
C'est là que je te voudrais acculer,

Te forcer à me faire des excuses,
Comme un moine qui a cassé une grande assiette de faïence
Et en demande pardon à toute la communauté,
Rempli d'une contrition comique,
Et plus confus que s'il eût profané le Saint Graal.
Tu n'es pas une partie négligeable dans notre communauté à nous
Car, ô Corps, tu es l'indice, la caractéristique et le chiffre,
Sans toi, je ne suis qu'une vierge affolée, indistincte des autres,
Une espèce de gaze impalpable,
Incolore, inodore, et sans saveur.
C'est toi qui t'épanouis dans l'être,
Et moi, je ne suis en apparence que les montants,
Je ne suis que les poteaux de la tente.
Que n'avons-nous mis quelque chose sous icelle,
Pour les moments de disette?
Nous fûmes comme la cigale de la fable.

En avons-nous perdu assez de belles occasions de mérite
A danser sous les ormes et les érables
Qui rougissent à l'automne, dans le lointain, à l'orée des bois obliques,
Comme des fraises géantes?"

—*Et voici la réponse que fit à l'âme Corps, son époux*:
"O mon amante mûre, ma colombe
Et ma femme aux flancs profonds,
Je sais, je sais tes tourments et tes alarmes
Et que souvent je t'ai mise en péril.
Mais, ô soeur, t'en souviens-tu que c'est toi, l'âme, et non pas moi, grossier,
Qui as commis la première faute,
Celle qu'on appelle originante?
Moi, j'étais alors contre la chair protégé
Par les immenses dons de préternature.
Et toi, dans la paradisiaque demeure,
Tu as posé l'irréparable forfait.

N'est-ce point une espèce d'orgueil à toi, Ame, qui a perdu toute l'espèce,
Dans les flancs prodigieux de la première femme enceinte?
Certes, tu es quand même des deux composantes qui me font moi
La meilleure et la plus haute.
Es-tu bien la plus essentielle à *Je?*
A la mort, quand *je* se dissocie, c'est le corps
Qui s'écroule, mais *je* ne demeure une personne que par miracle.
Et n'est-ce pas moi, Corps, qui suis fils de ma mère?
Toi, n'es-tu pas fille de Dieu, et de l'homme par suite moins soeur?
Mais, venus à l'union l'un dans l'autre, pourquoi de l'autre nous plaindre?
Nous sommes unanimes et syntonisés tellement
Que nous sommes l'un et l'autre: *Moi*, l'homme.
Cet un multiple que nous formons et qui nous constitue,

Faisons-le ensemble grand et plus grand: j'y consens à la fin.
Mais que faire? Je suis l'aveugle, l'aveugle de la fable homérique,
Et ces yeux que je possède ne voient que l'extérieur:
C'est toi l'instrument de précision, toi qui pénètres les replis..."

—*Lors, ce fut le dernier mot d'Ame, la diseuse*:
Nous deux, ni aveugles ni sourds pourtant,
Ne pouvons attester la Totalité, forcer l'Intime;
Il nous faut cet autre oeil divin
Qui regarde par-dessus notre épaule et nous guide.
C'est Grâce, la troisième composante, l'imprévue dimension
Qui brouille tous les faux calculs des Sages.
Grâce est en nous; et elle ne saurait s'exprimer en mots humains,

Cette muette sublime; et c'est pourquoi
Je te transmettrai en ce jour le message
Qu'elle fait couler en moi plus doucement
Que la sève sucrée glisse au coeur de l'érable doux.
Grâce nous fut donnée à toi et à moi réunis
Elle fut en notre résultante à son tour fondue
Pour nous faire franchir un infini palier;
Et d'homme, nous devînmes Dieu.
Dieu à l'intérieur et Ciel aussi.
Si nous ne sommes pas encore en béatitude,
C'est à cause de toi, Corps, et de ton opacité,
Quand tu seras tombé, spontanément,
Après le blanchissage des souillures accidentelles,
Nous surgirons en gloire.
Et l'étoile mystérieuse et transparente
Que les docteurs appellent de deux

beaux substantifs juxtaposés,
Lumière-de-Gloire, le flambeau de l'union définitive
Brillera sur l'immense nappe blanche des Himalayas célestes.
L'Union d'Esprit, de Matière et de Dieu aura donné ce beau fruit:
L'Elu du Père, après le voyage périlleux,
Et l'Elu total, après la grande réincarnation de la poussière
Appelée des quatre coins du monde,
Pour rendre aux humains l'unité requise de Corps et d'Ame et de Dieu.
C'est ainsi que cela doit être et que cela sera.

SUPPLIQUE DE L'HOMME

O Dieu, qui m'avez fait l'un d'esprit et de chair,
Sauvez cette portion divinisée par la suite
Dans les eaux lustrales, avec un grain de sel sur la langue,
Sauvez, Seigneur, cette bête de somme devenue Ange ou presque
Par l'Assomption à votre présence gratuite,
Blanchissez, purifiez, émondez ce limon touffu,
Et quand vous l'aurez aussi fait griller,
Dans le grand lavoir aux purifications,
Recevez-le sur vos genoux immenses
Pour une éternité de repos et de paix
Dans la compréhension et l'amour de votre Mansuétude. Amen.

PRIERE A LA VIERGE

PRIERE A LA VIERGE

C'est toi, femme virile,
La femme Haïscha, la femme Hahalma, la Femme.
Et l'Esprit de Dieu t'a visitée
Pour l'unique parthénogénèse.
C'est toi, la tisseuse de langes, l'icone pâle de Bethléem.
C'est toi devant Siméon écroulée;
Qui ne devais te redresser qu'aux derniers mots sur le Golgotha,
Pour qu'une mère fût acquise à l'humanité

Quand le coeur de Dieu aurait cessé de battre.
O femme qui n'as point eu de vie, tu croyais peut-être,
Avant la fin, avant l'assomption définitive,
Tu croyais mourir.
L'Aride s'est embrasée de ton éclat.
Ton Fils ressuscité t'avait suscitée au Calvaire;
Tu n'es plus rentrée dans le rang.

* * *

Tu es la Mère, la Mère, comme on dit chez nous, très vite, parce qu'on étouffe
De prononcer ce mot trop grand pour des lèvres rudes.
La mère... dit le méchant gars, et il prend une rasade,
Pour ne point éclater en sanglots.
La mère, dit le meurtrier; et c'est dans

sa gorge un glouglou affreux qui se gonfle en ouragan.
La femme de Dieu, la Mère du Fils, et la mère aussi de ces fils surnaturels du Père que nous sommes devenus.
Sur les sommets des âges, tu règnes.
Ton triomphe pourtant est comme une Alpe géante avec des sommets très hauts et d'autres plus bas.
En certaines journées des temps la blancheur du glacier éblouit les paupières des lynx.

* * *

Marie, la régente, et jusqu'à l'*Impérière des infernaux palus...*
C'est alors qu'elle fut totale, la lune de l'Univers.
Tout le jour, Christ illuminait le monde des monastères et des tournois, inspirait les troubadours, les ménestrels;

Et le soir, Phébé, la Sainte, vous endormait, belles dames et damoiseaux,
La Vierge médiévale, la mère de clarté voilée,
Ecoutait chanter longtemps dans les âmes et sur les lèvres
La vaste polyphonie du Rosaire.
Dame du ciel, aux chevaliers errants, aux moines vagues, aux reines cadenassées comme des lionnes,
Dame et Reine, tu as tant parlé,
Sous les murs de Saint-Jean d'Acre, et sur les routes de Compostelle,
Jusqu'au fond des châteaux-forts où pendaient tes images perdues.
Cette figure qu'on t'imposait d'être une reine, avec des pages, un palefroi et peut-être des bijoux...
Dame aux songes des Croisés!
Ce n'est rien encore. Tu as fleuri dans la pierre. Une par une, les pierres des cathédrales.
Les Cathédrales de Notre-Dame.
Les pierres de Reims, les pierres de Chartres, de Paris.

Pierres amassées par les rois, par les princes, pierres apportées, une à la fois, par les vilains,
Et le genou en terre déposées
Aux pieds de l'apprenti, aux pieds du maître-tailleur;
Et il portait au cou un chapelet, le même que son duc, le même que saint Louis.
La Vierge pour qui ces forêts druidiques de piliers ont été construites par des mains d'hommes.
La Vierge sous l'ogive, sous les pendentifs savants, sous cette arche qui ruisselle,
Comme une grotte de calcaire où les suints, stalactites et stalagmites, s'enchevêtrent,
Mais ce qui coule surtout, c'est la lumière, c'est l'élégance et la clarté;
Car cette masse est légère par l'équilibre de la clef, par ces bras tendus au dehors,
A la rencontre des contreforts.
Toute cette dentelle de pierre bénie,

Tous ces artisans, et tous ceux qui ont donné à Dieu un sou pour sa mère,
Tous crient et clament ton apothéose, ô Régente de l'Age du Milieu,
O Régente terrienne des Pierres sacrées!
Voici pourtant dressées les immenses nefs de pierre neuve.
Les pèlerins à bourdon, les pénitents et les comtes
Sont venus faire hommage à leur Suzeraine.
Mais il manquait encore le bronze, le bronze guerrier
Qu'il fallait exorciser aux pieds de la Vierge
Avant qu'il eût péché.
Le bronze s'est courbé dans le moule et les cloches, deux à deux, ont gravi le beffroi,
Comme de sages petites filles.
On les a baptisées Marie, Violaine, Ghislaine, Geneviève,
En souvenir de la Vierge et de ses soeurs, les vierges.

L'Annonce faite à Marie par Gabriel
S'est mise à tinter.
Sur les éteules, sur les machicoulis, sur les autodafés,
Sur la vie robuste, avec des veines grosses comme le bras,
S'est dressée la chanson des beffrois.
Et le marbre s'est incliné. Dans les encoignures,
Sur les porches, dans les baptistères, sur les rétables, sur les corniches
La Vierge s'est glissée.
Pétrie à pleines mains par la foi des artisans,
Elle est sortie toute menue et souriante de leurs grosses pattes.
Ces gueux qui ne savaient pas lire, qui ignoraient la technique et les raffinements du style jésuite,
Ils s'arrachaient des entrailles même, sans passer par la tête, des torrents de laves
Qui donnaient, refroidies, ces figures délicates de la fille de Jessé.
Ce qu'ils ont dû en faire une tête lors-

que là-haut elle les a félicités, eux qui s'ignoraient.
Ils ont répondu: *"Il n'y a pas de quoi, ma dame."*
Elle n'a pas insisté.
O Vierge de l'Age du milieu!

* * *

Et Minerve et Junon et Cléopâtre sont ressuscitées!
Erasme a composé des vers latins.
L'on a réinstallé toute cette porcherie pseudo-raffinée du temps de Cicéron,
Sans même aller puiser à la source pure de l'Hellade.
On nous a flanqué par nos têtes d'hommes du Nord des nourritures fragiles.
Nous les avons mal digérées ces friandises, nous les mangeurs de viande.

Les protestants ont blasphémé:
La Vierge a sombré pour un long temps
Dans un respect parcimonieux et systématique.
Ce fut l'époque des courtisanes posant pour les Madones;
La gourgandine Lucrezia sur la stèle des harpies.
Puis, l'âge d'or de la mignardise, les vierge en sucre d'orge, les madones à la Sassoferrato,
Le stupide romantisme religieux, les hérésies anti-liturgiques,
Et l'imagerie à faire pleurer, la maison Mame.
Cette époque achève de mourir sa vie efféminée,
Efféminée pour avoir perdu la vraie grandeur de la nouvelle Eve,
La grandeur de la simplicité.

* * *

De nouveau les temps ont décidé.
Un autre âge s'ouvre; l'âge de la Vierge,
Et c'est Péguy qui l'aura le premier chantée,
La Vierge positive, perpendiculaire,
Quarante ans après l'Immaculée-Conception.
Après Lourdes et Bernadette, le Concile.
Et Lourdes toujours qui brandit ses béquilles,
Les Cathédrales qui sortent de l'oubli et font éclater les façades Renaissance,
Les poètes, les peintres, les sculpteurs, par milliers,
Qui reprennent leurs outils.
L'oeuvre primitive d'Angelico, ressuscitée par Rosetti
Pour la confusion des Raphaélites.
Ceux qui reviennent à l'Age de pierre,
Les tailleurs modernes de la pierre, les assomptionnistes de la brique,
Ceux qui reviennent tout simplement à

la Vierge,
Point à la Vierge organisée,
Mais, un à un, à la Vierge Marie, à genoux et le chapelet en mains,
Comme au temps de Dominique, comme au temps de saint Bernard.
Et la Vierge nous dit: *"Finis, les êtres falots avec de faux visages extatiques!*
Soyez des hommes de chair et de sang forts.
Soyez debout plus souvent qu'à genoux.
Debout, pour la grande prière de tout le jour.
A genoux, le matin et le soir, et pour l'Annonce du midi.
Soyez purs. Point comme des bûches, comme des hommes.
Soyez pieux, mais sans fadaises.
Laissez les brimborions aux filles de la première Eve.
Vous êtes les fils de la nouvelle.
Celle qui a écrasé la tête ensorceleuse de Satan.
Pour être la femme entre toutes fem-

me, bénie plus que les autres.
Soyez dignes de Celui qui m'a faite mère,
O mes enfants de ce siècle vingtième"!

* * *

Vierge de notre âge, seule pureté sur le fond dévasté
Où grimacent les Chimères,
Vierge des temps futurs Vierge du Japon et Madone de Chine,
Vierge des Indes, Vierge de partout, ô catholique
Reine du monde enfin possédé,
Entends cette voix légion qui vers toi monte, droite,
Comme une statue de Charlier.
Rends nous la virilité perdue.
Fais de nouveau des hommes forts, toi qui as fait le Christ,
Engendre-nous des coeurs comme le sien,

Toi l'unique médiatrice, le canal débordant des grâces.
Donne à mon coeur d'homme la joie,
Donne à mes yeux d'homme la lumière,
Donne à ma tête d'homme la vérité,
A pleines mains, donne-nous l'unique pain, le Christ!

JOURNAL

JOURNAL

C'était un soir lourd comme une grappe,
Je m'étais assoupi sur les routes du souvenir,
C'était un soir substantiel.
Je venais de relire LE SOULIER.
Pourquoi ne pouvais-je pas choisir, trier dans les topazes?
Si j'essayais d'en prendre une,
Elle ne me laissait qu'un sourire de défi dans les mains,
Que j'empoignais comme une écharpe vide.

Se peut-il que les génies aient tout vidé?
Nous sentons pourtant, derrière nos branchies,
Asphyxiés par l'air trop vif, par ce vent de terre,
Nous sentons que Musique pourrait parler
Et, comme Sept-Epées, nous pourrions un jour nous lancer
A pleines brasses vers l'idéal possible.
Mon Dieu, que nous voici littéraire!
Mais, puisque tout est dit,
Ne serait-ce pas une oeuvre de beauté
Que de tirer au soleil le rideau,
D'être celui qui ouvre les portes de l'Arche?

* * *

Non! Point perméable et point serville,
Sois, ni le Brossette, ni la Gournay!
Sois l'épée neuve émancipée

Pour le partage exact du verbe.
Reviens à l'être.
Il faut toujours à l'être revenir comme au seul lac.
Je prendrai l'être et je le pétrirai
Pour le vider de ce néant qui le consume.
Et j'arborerai mon fruit fait de rien,
De rien de ma chair, de mon esprit qui est rien
De pétrissable.
Je prendrai à deux mains ma tête par les anses,
Et je verserai ce quelque chose qui est moi,
Qui est plus que moi,
Ce quelque chose de créé,
Qui vient de sortir neuf
Et non point comme mon corps de cette caverne de chair.
J'imiterai Dieu. Je l'aurai observé,
En cachette, pendant des heures, sournois...
J'aurai compris comment il s'y prend pour créer, pour tirer un germe

De l'Aridité.
Dieu, avec son bon sourire, avec ce large sourire,
Qu'on avait perdu jusqu'au *quatrocento,*
Et que Jules II a forcé Michel-Ange à retrouver,
Dieu me regardera. Il passera la main dans sa barbe éternelle,
Tandis que ma main glissera sous ma pensée.

* * *

—"Poète, bon poète", *dira Dieu avec ce sourire*
Qui fait trembler d'effroi les séraphins,
—"Comble l'ornière, celle qui n'existait pas avant Satan
Et avant cette ordure que je ne saisis pas bien,
Qu'ils appellent le péché.

Les docteurs soutiennent qu'il manque en effet quelque chose,
Qu'une certaine forme de néant m'offusque.
En tout cas, tu mettras à la place de cette espèce de non-être
Le solide que tu es en train de me fabriquer
Avec cet Analogue de moi que je t'ai fichu dans la cervelle.
Quand tu t'efforces de déchirer le voile
Tu sues comme un gros boulanger;
Mais quand ta main part comme un fouet,
Je reconnais mon sang.
Ça me rappelle quand j'ai tout planté
Je m'en souviens comme de demain.
Là où il n'y avait rien.
Cela commençait comme un feu d'artifice
Quand j'ai pensé aux rayons cosmiques...
Et j'ai laissé l'univers se propager.
Toi, ce n'est pas la même chose:
Tu veux au fond sortir de là, t'évader

par la conclusion,
Faire éclater cette croûte que je t'ai collée sur le dos
Comme à un gros pain chaud et fragile.
Tu veux susciter de l'infini pour t'émanciper de la borne.
Non. Tu ne pourras jamais passer à la limite,
Atteindre l'intégration adéquate dans la chair brute...
Quand j'ai eu fait l'ange, je me suis dit:
Ce n'est pas assez. Il nous faut un être plus rare.
C'est pourquoi je t'ai pétri du limon de la terre.
L'ange est impuissant. Il ne peut créer; il est trop dans ma ligne.
Il lui manque une spécialité.
L'ange, c'est un miroir de moi.
Je t'ai voulu source.
Il ne sort rien du miroir et de la source les fleuves se tordent vers l'océan.
C'est parce que tu es dans l'espace et dans le temps

Que tu as le pouvoir de m'imiter, de singer mon acte initial
Qui t'a précipité dans le temps et l'espace...
L'être-esprit, l'intuitif pur, comment jouerait-il des coudes?
Je leur ai tout donné du premier coup: ils n'ont plus d'inquiétudes ni ce besoin de conclure qui vous obsède.
Ils étreignent la cause en même temps que l'effet.
En moi je les ai fixés comme des clous d'or.
Mais la boue peut devenir féconde
Quand ma bouche a soufflé dessus.
Je t'ai posé fécond,
Parce que j'en avais assez d'une adoration muette.
Moi, je suis parlant. Tu n'as qu'à lire les Saints Livres.
Je voulais un hommage proféré avec cet air que vous battez
De vos bouches
En une curieuse trituration.
Il en est qui l'ont croche et qui arti-

culent tout de travers,
Mais d'autres savent parler.
C'est à ceux-là que je dis: "Reculez les frontières, approchez, soyez la voix de l'univers!
Venez à moi les voyants, ceux qu'on appelle inspirés,
Qui ne sont après tout que de braves gens qui ont de l'imagination
Avec une forme de délire peut-être qui les saisit aux cheveux,
Et cette possibilité de faire le joint,
De souder l'image présente à l'image exacte,
Par-dessus les ombres associées,
Ces espèces d'étoiles filantes
Qui ne s'éveillent même point de leur léthargie,
Lors de l'ébranlement.
Vous me parlez et je vous parle,
Et vos meilleurs mots, vos trouvailles,
C'est quand je suis de bonne humeur et que je m'amuse à vous mettre en verve."

le 15 janvier 1938

PARALLAXE D'UNE MEME ETOILE

PARALLAXE D'UNE MEME ETOILE

A mon ami Pierre,
nageur olympique.

Sur le dos m'en allant,
Les flots m'ont pris, les flots me tiennent.
C'est l'heure du bain nocturne.
Tous les baigneurs du monde entier,
mais pour moi, ceux-là seuls de cet hémisphère;
Car ma pensée fixe le ciel, le même ciel qu'ils avisent.

Et le ciel est une demi-orange vide et bleue en dessous.
Bleue et constellée est la voûte.
Nous sommes en parallaxe dans l'azur mallarméen.
Parallaxe se confondant de deux pensées en une seule conjonctivité, par les prolongements
Latitudinaires.
Je vous rejoins par les chemins du ciel où de gros moutons blancs bêlent aux étoiles aveugles.
Ma pensée et la vôtre confondues en une même pensée, en un ciel
Même.
Même azur. Azur.
Les distances abolies. Nous deux, là, nous parlant malgré les cinquante lieues qui nous séparent.
Parallaxe de nos deux pensées.
Cet arc qui s'inscrit — en géométrie non-euclidienne les arcs aussi s'inscrivent-ils point? —
Cet arc, dis-je, en mon front centré et s'ouvrant comme un compas gigantesque sur le ciel minuscule,

Cet arc qui cherche, qui s'ajuste sur une étoile, sur cette étoile menue.
Plus l'arc est lointain, plus l'angle est étroit.
Et vous, à cent milles, à cent cinquante milles, cherchant la même étoile, dans une même rencontre, sur le dos, dans l'eau même, le même soir.
La cherchant et la trouvant, et l'ajustant d'un oeil qui l'épouse toute et rejoint la trajectoire rectiligne de mon regard.
Nous deux, et tous les autres aussi, qui étreignent l'étoile frileuse.
Conçoit-on phénomène plus rare, plus unique, plus phénoménal?
L'étoile précise, non pas littéraire.
Point Sirius, la mirabelle australe, absente sous le ciel du Cancer.
Mais Aldébaran du Taureau, Aldébaran, l'unique tache au front.
Sur le drap noir du Bouvier, c'est Arcturus peut-être que nos yeux interpellent.

C'est Béthelgeuse, au bras puissant d'Orion rivée,
Béthelgeuse, frange d'or au coin blanc de la Voie Lactée.
Alpha du Cygne dans le ruisseau vide qui circule jusqu'au lac de l'Aigle.
Altaïr de l'Aigle, et Véga de la Lyre...
Et Régulus, ultime crinière du Lion.
O mon ciel, rempli d'images, c'est ton Dragon qui se cabre en torsades fauves;
Pégase se dresse au-dessus de la fille de Céphée,
Comme le veut la légende.
Et Cassiopée, sa mère, s'offre à nos lèvres près des Ourses,
Les deux Ourses, celle de Claudel et l'autre, la petite, celle dont la queue est le centre du monde,
La petite Ourse polaire.
L'étoile polaire, cet oeil aigu qui tremble de magnétisme.
Ou peut-être nos yeux se perdent-ils dans la Chevelure de Bérénice; dans la Vierge nos yeux plongent-ils com-

me en un marbre rare et rose.
O mon ciel boréal, qui contiens quelque part nos deux regards unis à quelque moment et désunis aussitôt,
Parce que trop belles sont tes invites au regard avide du nageur horizontal,
Sur la couche du vieux Neptune, dans l'obscure nuitée.
Et toujours des moutons blancs qui montent à l'assaut, qui font écharpe aux corps petits des étoiles immenses.
La fatigue aussi d'une trop longue flottaison longitudinale sur le dos.
S'éteignent nos yeux, et se taisent les leurs, les nostalgiques regards des étoiles,
Seules, nos deux pensées demeurent unies dans la froide ardeur des soirs laurentiens!

SOIR ULTIME

SOIR ULTIME

A la mémoire du prud'homme Dollard des Ormeaux...

PERSONNAGES : Dollard ou le Héros.
Alonié de Lestres.
Anontaha, chef huron.
Metiwimeg, chef algonquin.

Dans le fort du Long Sault, sous les étoiles...

SCENE UNIQUE

DOLLARD :

Le feu baisse. La cendre chaude,
sous la braise, bout.
C'est le soir ; le mur tombe, et la
lune,
Comme un enfant qui regarde par la
fente d'une palissade, et craint
d'être surpris,
La lune,
Rubiconde, se joue sur les têtes
pieuses des hommes et sur les
pieux du fortin maigre.
Ohé ! Ohé !

ALONIE DE L. :

Pourquoi, Dollard, clamer, par la
nuit douce et qui descend,
Comme une petite fille de quatre
ans qui mange des framboises ?
Et son doigt est tout rouge encore
de la condescendance fraîche du
fruit.
Vois, la nuit est belle.

DOLLARD :

Belle, je la sais; et plus que tout autre telle je la veux.
Et si je crie
A perdre haleine, fou, comme l'engoulevent Philoctète,
C'est que, demain, la nuit ne sera plus mienne. Demain, nous mourrons; et plus de nuit au tombeau;
Car ce qui fait le beau, et ce qui abolit le laid, cette absence, c'est la lumière.
Et ce qui fait la nuit, c'est le jour. S'il n'y avait pas de jour, pas de nuit.
Le sais-tu? Lumière est plus désirable si, clair-obscur, elle glisse
A la limite du sens avide.
Le jour, c'est vêtue qu'elle s'implique. Et, la nuit,
Nue, vraie, telle qu'en elle-même, primitive,
Celle qui perlait sur le chaos avant que Soleil, ce gros banquier avec

une breloque en or,
Fût né.

ANONTAHA :

Hugh! Hugh!

METIWIMEG :

Hao! Hao!

ALONIE DE L. :

Vrai! Tu parles, ce soir.

DOLLARD :

On parle toujours ainsi quand on va mourir,
Et que c'est le soir. Je disais donc
Que la lumière est plus chaste dans son absence perçue que dans le jour son fruit.
Juteux, velouté; courge opulente, point mirabelle.
Et si la nuit n'existait pas, il fau-

drait tendre un mur vert, un espalier,
A contre jour,
Pour faire naître la nuit.
La nuit, où l'on songe au bienfait des étoiles,
La nuit, où l'on tremble à plein corps pour son âme,
La nuit, où l'on décante le surplus de ses rêves,
La nuit.

ALONIE DE L. :

Sois calme ; et non point comme ceux-là dont le coeur tremble.

DOLLARD :

Me calmer, quand je vis mon dernier soir,
Quand, demain, j'aurai baisé la terre, comme un moine qui ne s'est point relevé,
Et que je dormirai, mort, non pas

dans une nuit, mais dans ce corps autre.

ALONIE DE L. :

Hélas !

DOLLARD :

Hélas ! Hélas ! J'aurai perdu la lumière infiniment plus douce
Des nuits. Hélas ! Hélas !

ALONIE DE L. :

C'est assez, Dollard, dire hélas, hélas. Je t'en supplie : résorbe en toi
Ces mots qui me font mal.

DOLLARD :

Hélas ! Hélas ! Je ne veux pas être cette chose sans oeil qu'on avise et qui ne s'avise
De rien.

Un quartier de cheval rance où les mouches creusent des sillons.
Et demain, cela est. Pourtant j'avais une oeuvre en moi, un germe.
Quel est l'homme qui n'a point son oeuvre, dans un coin, à fabriquer?
La mienne, qui la fera? Cette absence, qui la comblera de substantiel?
Ah! Maudit fortin où je vous ai traînés à la mort, moi, le tueur de veaux gras!
Je ploie sous le fardeau d'une postérité qui n'aura point son lieu,
Dans l'enceinte de ce qui est prévu.

ALONIE DE L.:

Quand vient l'heure de mourir, pourquoi penser à ces choses noires?
Calme, plutôt, par l'âme agenouillée,
Recueille la rosée de ta vigueur intime et qui s'échoue sur les brisants.
Comme le soir, vont passant des

nuées de grues aux cieux dantesques...
Et l'horizon tout noir est pourtant clair, à l'opposé de leur ombre.
Ainsi, n'as-tu point mangé Dieu, au départ, dans le pain irréel de contenir le vrai?
N'as-tu point
Communié? Des mains d'un vieux prêtre avec des cheveux blancs, auréole double sur des rides.

DOLLARD:

Oui! J'ai tenu Dieu en moi, pâle ostensoir. Là, sur ma bouche, la sienne, la bouche de Dieu,
Que nos neveux baiseront toujours, grâce à nous,
A ce sacrifice des jeunes mâles pour la race fière
Des Français.

ANONTAHA :

Et pour nous de Huronie, coureurs de scalps, mangeurs de feu.
Et pour eux (*indiquant Metiwimeg*), les tondus, coeurs de femme, langues d'or.

DOLLARD :

Ah ! Si tu savais, Anontaha, ce que je vois, ce que l'Esprit souffle en moi, ce soir perdu,
De désespoir...
Songes-tu que nous pouvons ainsi mourir,
Et couvrir la terre de nos dépouilles odieuses,
Proie des loups-cerviers? — Et ils dévoreront jusqu'aux semelles de nos bottes. —
Froide sera la langue qu'ils promèneront sur nos faces,
Lorsque, en eux, passera la vie de notre mort...
Et sais-tu, Anontaha?

METIWIMEG :

Hao ! Hao !

DOLLARD :

Le sais-tu? Cet holocauste, monceau de chair, ce sang bu par des gueules
Avides de courage, de carnage, des gueules iroquoises... Si nous avions crevé l'outre, la chère outre de vie
Pour des indignes?
Ah ! ... Je vois une mer d'épiciers, de notaires, d'avoués. Eux aussi, ils le boivent notre sang, Anontaha, mais pas de la même manière.
Celle du charcutier.
Ils font — Ha ! Ha ! — de la chair à pâté.
Et tous ceux-là, ce sont nos fils, Anontaha ! Anontaha !

ALONIE DE L. :

Non ! Non !

DOLLARD :

L'oeil est clair de celui-là qui déjà meurt
Et tient son coeur comme une parcelle chaude
Au bord de la nuit.

ALONIE DE L. :

Dis-nous plutôt la guerre.

DOLLARD :

Je te dirai la guerre.
La guerre, une autre grande, une autre bouche amère, et qui suce la vie des hommes mortels,
Une autre fin, un commencement autre.
Les guerriers tombent par bancs, par bancs d'huîtres
Ouvertes et qui saignent,
Par troupeaux vastes et pâles, exsangues. Tout leur sang rougit la terre.

Et la terre boit ce qui faisait en eux la vie couler.
As-tu déjà contemplé la mort des étoiles, lorsque, une à une, les nuits d'août constellé, elles tombent
Dans l'abîme vertical?
Ainsi tombent les hommes morts sous les javelots des Iroquois,
Sous le mousquet sanglant de ceux de France.

ALONIE DE L. :

Ne dis plus la guerre, ô grand Dollard, et qui trembles!

DOLLARD :

Il faut être grand pour trembler; seuls les lâches
N'ont point peur de souffrir parce qu'ils espèrent
Fuir, et, obscurément, trahir...
Malheur à celui qui sait qu'il ne trahira point,

Et que, sous les coups, stoïque, il tiendra le coup.
Il tiendra la clef, entre ses mains, de son salut et ne la prendra point.
Il n'ouvrira point la serrure de la fuite, et ne se sauvera point en se perdant
D'honneur.
Je tremble d'être trop fort, d'être trop fier pour regarder en arrière
Par-dessus mon épaule.

ALONIE DE L. :

Tu projettes au dehors ce qui nous glace le coeur à tous ;
Et tu fais bien d'exprimer ce qui doit être édicté, la sommation des pensées inexactes et confuses
Qui s'agitent au coeur de l'homme.

DOLLARD :

Entends-tu leurs cris, leurs chants de triomphe? Des renforts.
Ils ont des renforts ; ils sont mille, dix mille...

Ce sera pour demain.
Allons une dernière fois dormir sur la terre.

Rideau

NOTRE-DAME DES LAURENTIDES

NOTRE-DAME DES LAURENTIDES

JEU SCOUT

Prologue pour la fête de l'Assomption

Introduction et remarques pour le metteur en scène.

Ce poème sans figure en a plusieurs. Drame. Peut-être. Il doit être joué par des scouts sous le ciel et le soir. Point d'orgue ni de serpents à sonnettes, des voix.

Choeurs ou solo; peu importe, pourvu que la musique sévisse. Absolue liberté aux audaces pourvu qu'elles tendent à diminuer les effets. Ramener le

théâtre à n'être que ce qu'il est: tout l'art de Sophocle, et, peut-être, plus simplement encore, lyrisme choral de Pindare. Sans doute aussi Claudel. Ni plus ni moins que ceux-ci. Voilà au moins ce qui s'appelle de la modestie! Que tout soit présent à tout; car tout est dans tout, et rien en rien. Ceci, c'est l'être.

Place au verbe créateur des êtres neufs! Place au concert. Abolissons les étoiles. C'est le temps d'adorer Dieu. En ce jour où Il aspira sa mère dans les Cieux.

Et puisque c'est demain aussi que Tharsicius a donné sa mesure en offrant sa vie, notre Dieu, notre patronne et peut-être ensuite ce jeune saint, notre patron. Place à la prière, primitive et placentaire!

Arrêtons, multiples, les moments et ramassons-les en un seul point arbitraire.

Mais, place à l'espace! Rideau, s'il vous plaît.

LE NARRATEUR:

Tout est idéalement beau ce soir. La nature
Est d'une tendresse à faire pleurer; les oiseaux
Sous le bois chantent. Ecoutons le choeur
Invisible des choses.

LES OISEAUX:

Les cieux disent la gloire de Dieu.
Mais les cieux sont muets et nous chantons,
Nous les oiseaux du ciel.
Voix de la grive solitaire—
Voix du pinson chanteur—
Voix du merle d'Amérique—
Voix du pinson à gorge blanche—

LA FORET:

Je suis le porte-chantre, le lutrin,
Sans lequel il n'y aurait point de musique.

Je suis l'irréprochable luth et les vents sont le luthiste.
Je suis le luth, accompagnateur des voix.
Je suis la forêt.
Et si la complainte de ceux-ci qui m'enchante l'âme, si leur complainte
Est si touchante, le soir, dans mes branches,
C'est que le vent du soir touche en moi les meilleures fibres.
Je suis le luth, je suis le luth.

LA MONTAGNE :

Moi, montagne, je suis l'orgue. Car j'ai l'écho ;
Je possède les échos, le double, le quadruple, j'en ai jusqu'à cent cinquante-quatre.
J'agrandis les voix, je supporte et j'épaule la symphonie.

LES VENTS :

Nous sommes les lutins, nous sommes les vents.
Individuels aussi et non point luthistes seulement de la forêt,
Et nos archets mélodieux percent le coeur des soirs.
Nous sommes les violons.
C'est nous qui jouons, seuls, les parties difficiles dans l'orchestre
De la nuit.
C'est nous l'armoire aux contrepoints, c'est nous les fugues,
Nous prenons des fugues. Nous sommes les miraculeux orchestrateurs des soirs.

LE CIEL :

Nous sommes la grande salle du spectacle,
Nous sommes les cieux ;
Et les monts sont en amphithéâtre
Sur notre flanc.

LES LACS :

Et nous sommes la base, la surface,
la seule surface ici
Qui ne soit point oblique,
Nous sommes les lacs où se reposent
les sons émis.

LA MONTAGNE :

Moi, montagne, je suis une. Je me
tiens toute,
Et je passe en-dessous de vos pro-
fondeurs.
Je reparais de l'autre côté,
Je suis ainsi faite pour qu'il y ait
plusieurs étages et beaucoup d'ap-
pelés
Au concert.

LES RIVIERES :

Rivières, nous sommes les cuivres et
les triangles sont les ruisseaux ;
Et nous donnons aussi la cascatelle
des castagnettes :

L'âme des chutes et des rapides.

LE NARRATEUR :

Mais où est donc le chef d'orchestre?

L'HOMME :

Le voici. Nous commençons. (*Il fait
mine de battre la mesure*).
*Chants des oiseaux, murmures de la
forêt. Quelques chants précis, un
instant—*

L'AUMONIER :

(*Il s'avance, les murmures en sour-
dine continuent, puis se taisent*)
Mon Dieu, que tout ceci est beau ! Je
vous l'offre, à vous d'abord, com-
me au Père des êtres,
Mais aujourd'hui, si vous voulez,
Seigneur, c'est à la Vierge que sur-
tout nous présenterons l'hommage.
Belles les montagnes, belles les cho-

ses quand elles se taisent...
Et quand elles parlent, c'est la louange de Dieu qu'elles entonnent.
Et nous sommes, nous, hommes, les moins riches, les moins doués pour la musique,
Nous sommes les offrants, c'est l'offertoire des sons que nos bouches vous présentent.
Par Notre-Dame des Laurentides, ce soir, nous passerons:
De l'Assomption c'est la vigile.
Prenez, Seigneur, et recevez ce bouquet de roses musicales.
Nous les posons sur les genoux de votre mère.

La Vierge (*En belle dame; telle jadis à Bernadette*):

C'est l'Assomption. Nous étions morte,
Et, tout à coup, nous nous sentîmes monter, monter,
Comme dans un rêve à rebours.

En corps et en âme vers l'Eternel nous gravitions.
C'était le triomphe de notre chair transpercée par les sept glaives,
La résurrection de ce corps, le second corps ressuscité,
Pour empêcher la prescription et pour poser des précédents.
Ce fut une ascension droite et notre Fils
Nous a reçue là-haut, sa croix en mains.
Première entre toutes, moi, la servante, à sa droite, je me suis inscrite,
Je cessai de hanter un lieu, pour me poser subtile,
Entre les branches de l'Arbre trois fois un.
Et mon corps non point aboli, mais réintégrant l'esprit d'où s'évada la matière,
Le corps a refleuri pour la fille de Jessé,
Sur le coeur fécond d'Emmanuel.

LES SCOUTS :

Et, nous aussi, nous voudrions ressusciter.

LA VIERGE :

Il faut attendre d'être morts ; et pour cela d'avoir vécu.
Voyez aussi ces montagnes, mes montagnes Laurentides !
Narrateur, dis-leur l'apologue.

LE NARRATEUR :

Au temps où les pères de nos pères n'étaient point nés,
Quand l'homme n'était qu'une idée-force dans le cerveau du Créateur,
Elles ont passé par l'enclume et le ciseau.
En ce temps-là les volcans ont eu des spasmes,
Ils ont vomi des imprécations à la Victor Hugo ;

Et ce n'était point encore l'essentiel.
Soudain, ils se sont fendus de cratères et de lésions internes,
Ces rocs sourcilleux plus abrupts que les Andes,
Tels des agonisants dont l'âme trop grosse ne finit plus de passer avec le dernier souffle,
Et qui éructent par tous les pores...
Ainsi les monts ont éclaté sous l'épouvantable malaise intime.
La lave a bouillonné d'horreur et comme un fleuve s'est écoulée ;
Et les pics nivelés sont devenus des croupes.
Des siècles mornes ; l'isolement tragique du désert.
La mort exacte des êtres inanimés...
D'autres Titans, à pas de loups, se sont rués :
Des glaces énormes, des banquises qui sommeillaient au creux du pôle,
Hiératiquement drapées dans l'hermine australe,

Se sont dressées soudain pour une charge implacable.
Des escadrons d'icebergs, ces fantastiques ours polaires.
Ont surgi en rangs pressés sous le ciel pâle,
Ils ont tout broyé sur leur passage, ils ont foulé les derniers pics
Sous leurs pieds étincelants.
Les Montagnes Laurentides se sont évanouies et il n'y eut plus sous le linceul
Du fleuve froid que des orantes sans superbe.
Puis, quand elles se sont réveillées comme une ourse,
Tout comme une mère ourse après les longs sommeils sous la neige,
Le ventre de l'Aride fut pris de convulsions
Infantiles.
Il a tremblé; l'horreur du tremblement
Fut l'acte substantiel de ce temps précis.

Et l'Epreuve fut enfin hors de l'instant projetée.
Un soleil neuf s'est levé clignant sur le Ravage.
Chaos s'étant lui-même aboli, ce fut le calme de la vie.
Ces vallons harmonieux, ces courbes sans angles durs,
C'est le double fleuve de la lave et des glaces
Qui les a modelés, plus chastement que le ciseau de Praxitèle.
Et cete pierre broyée, cette émission centrifuge
A laissé des écharpes d'humus sur les épaules rondes des monts à genoux.
Il s'est étendu mollement en couche oblongue,
Comme une mousse harmonieuse.
Et nos forêts ont monté dessus.

LES SCOUTS :

Et les oiseaux ont chanté dans les doigts des arbres,

Ils se sont dressés sur toutes les
paumes de tous les cèdres.
Sur les mains délicates des érables,
Sur les aiguilles des pins pointus.
Et les vents se sont mis à pleurer
et à rire,
Les rivières ont coulé doucement sur
les cailloux usés;
Aux lacs, elles ont donné à boire de
l'émeraude,
Et les lacs, ayant bu, ont tourné
leurs bouches avides vers le soleil.

L'AUMONIER:

Le ciel "par-dessus les toits, si bleu,
si calme",
Le ciel terrestre par-dessus les toi-
tures
Des arbres solides s'est ouvert com-
me un rideau de théâtre.
Et le ciel vrai, le seul vrai Ciel, le
ciel de Dieu a regardé l'homme
s'avancer.

Dans les gorges, dans les ravins
Le barde formel de la gloire
Est apparu,
L'Homme.

L'HOMME:

Tout à commencé d'être présent, de
coexister à soi et au reste.

LA VIERGE:

Et tout cela, parce que ces monts-ci
plus que les autres
Avaient pâti.
Parce que vaincus par le providen-
tiel cadeau des grâces de force,
Apportées dans la souffrance,
Les montagnes avaient accepté leur
destin grandiose,
Comme les choses, douces et dociles,
seules savent accepter.
Les montagnes, écrasées, ont un peu
voûté les épaules

Parce que le joug est âpre de la douleur.
Et les jambes aussi se sont arquées, cambrées.
Mais rien n'est solide comme ce qui est équilibre;
C'est ainsi que l'habitable montagne, celle qui accepte l'offre,
Abrite des peuples sages.

LE NARRATEUR:

Et le curé Labelle est arrivé,
Tout rouge, suant et soufflant,
Il a gravi les pentes.
Il a dompté l'aridité du Primitif;
Il a surtout vaincu les inerties marginales.
O bon peuple des Laurentides!
Et vous aussi qui passez, scouts et promeneurs,
Vous tous, songez à celui-là,
Qui ne fut pas un saint peut-être
Mais qui fut un homme.
Cela aussi, c'est quelque chose.

Songez que cet homme a voulu que la terre des Laurentides
Serve les hommes de chez nous,
Qu'ils y puisent avec le pain noir un sang clair!
Mais revenons aux montagnes
Qui sont grandes parce qu'elles ont lutté de tout leur roc
Contre les masses superposées.
Et elles sont sorties polies, adoucies, de leur combat,
Pour s'offrir à la Vierge.
Mais, toi, aumônier, homme disert, coupe le pain de la parole, conclus!

L'AUMONIER:

Puisque moi, prêtre, homme noir et qui fais des sermons,
Je suis désigné pour le partage du verbe,
C'est à moi, je suppose, à moi toujours, ô Vierge, ma mère,

A moi de tirer le rideau de la conclusion,
Et de boucher l'issue pour que la grâce voulue
Ne s'échappe par les fentes.
Donc résumer en prose, et détruire le rythme, puisque ça me connaît, déduire où, sainte, l'Ecriture induit.
La Vierge, mes enfants, nous a dit son corps ressuscité,
Elle a compilé l'histoire aussi des rocs qui nous soutiennent,
Parce que pour être grands, forts et paisibles,
Comme nous le serons dans nos corps renés,
Il faut avoir passé par le terrassement de l'angoisse expiatrice,
Il faut avoir essuyé sept glaives
Rougis du sang de son coeur.
Comme ces monts debout sous nos poids additionnés
A celui des siècles, il faut avoir connu l'angoisse

De celui qui, foulé aux pieds lui aussi,
A sué du sang propitiatoire
Pour acclimater à l'air des Cieux
Nos pauvres poumons anémiés par les courants d'enfer.
Place donc, mes frères, à la bonne douleur
Dans nos vies que Jésus et Marie ressuscités
Restaureront dans de la splendeur,
Au jour qui naîtra quand le temps sera fondu
Dans la limite éternité.
Ainsi soit-il!

Rideau

GEOMETRIE DE MONTREAL

GEOMETRIE DE MONTREAL

POEME DRAMATIQUE

PERSONNAGES: Adalbert Martin, homme et par conséquent double . . .
L'auteur.

NOTES POUR LE METTEUR EN SCENE:

La scène se passe un matin de juin, dans un coin de verdure, sur le Mont-Royal. De cet endroit on aperçoit la

ville dans le lointain...

Au surplus, double scène. Dans le "compartiment" de gauche, l'auteur, à sa table de travail, en bras de chemise; il peine visiblement à la tâche...

Adalbert et Martin sont absolument identiques, même complet brun, souliers rouges évidemment.

Adalbert Martin s'entretient avec soi-même face à la ville.

SCENE UNIQUE

MARTIN :

Ce sont des tombes, te dis-je, ces obstacles à l'oeil
Qui bouchent le fleuve.

ADALBERT :

Je n'y vois plus rien dans la suie.
Tu as raison, peut-être.

MARTIN :

Et celles-ci, à gauche, (*indiquant les gratte-ciel*), des super-tombes.
Les hommes y sont empilés comme des jambons.

ADALBERT :

C'est la vie, par là.

MARTIN :

Et moi j'appelle cela MORT. (*Silence*) Que suis-je d'ailleurs pour que je m'avise d'être et d'assigner ce qui est?

ADALBERT :

Que de métaphysique !

MARTIN :

Que faisons-nous ici? Et d'abord,
qu'est-ce que faire?

ADALBERT :

Faire, n'est-ce point d'abord être?
Etre, c'est aussi être fait. Et ainsi
de suite : *"Agere sequitur esse"!*

MARTIN :

Né, s'efforcer de naître au reste,
malgré Adalbert en nous,
Adalbert, ce grand bavard...

ADALBERT :

Plaît-il !

MARTIN :

(*Il n'a rien entendue*). Malgré cet
intrus en moi, malgré le goujat
verbal qui sous ma chienne de
peau s'agite,
Malgré cette horreur des problèmes
qui te caractérise, vieux frère fou !

ADALBERT :

Du diable, si celui-ci sait ce qu'il
dit...

MARTIN :

Tel le typographe, ce grand artiste
qui s'ignore
Et qui agrémente notre texte de fan-
taisies subtiles,
Tel es-tu, Adalbert, paré de ce nom
à faire peur aux oiseaux...
Tu ne cesses point de rompre avec
le rythme
Et de heurter la vitale harmonie.

ADALBERT :

Je te laisse à ton vice. Vas-y ! Divague encore un peu.

MARTIN :

Et moi, le nom propre, cet appel vraiment nominal,
La personne de fond, celle qui se ramifie dans l'arbre généalogique,
Et qui, hors de l'espèce, pousse des racines grosses comme la cuisse,
N'aurai-je donc jamais le dernier mot?

ADALBERT :

N'est-ce pas moi l'essentielle composante?
Sans moi, tu n'es qu'un vulgaire numéro d'ordre
Dans le cycle familial.
Je suis *un tel*. Tu n'est que le dénominateur de ma portion.

MARTIN :

Numérateur, soit ! Mais informé, surgi autonome et unique,
D'où viens-tu?
C'est de l'arbre des ascendances que tu giclas.
C'est par ton corps venu de *tels* que tu es *tel*.
Que ce qui est plus avant soit prieur !

L'AUTEUR :

Ceci, c'est l'atmosphère. Il faut se placer, auditeurs, hors de cette salle,
Au-delà de ce corps, dans l'interstice
Qui sépare en nous tous "Adalbert" de "Martin".
Il faut se placer dans la création ;
Mais, par hypothèse, un peu au-dessus pour juger.
Se mettre à sa place et l'occuper toute,
Faire un monstrueux effort de lucidité totale

Pour pénétrer, une fois, une seule
au moins, à l'intérieur du dedans.
Forcer à naître; et découvrir...

ADALBERT :

Quoi découvrir? Et de quoi celui-ci
parle-t-il
De l'autre côté de ce mur où le met-
teur en scène l'a placé,
Comme un chien galeux?

MARTIN :

Ce soleil, cette rosée qui pend com-
me une langue
Sur toutes branches des peupliers
mous...
Cette aurore! O spasme! O rutilan-
ce!
Incomparables entrailles d'un ma-
tin mûr.
Comment vider le mot, toucher l'es-
sence,

Comment éliminer le surplus, pré-
server l'essentiel? Oh! Comment
dire?

ADALBERT :

Le voilà encore qui se torture.
Monsieur voudrait s'exprimer.
Mais, justes cieux! que Monsieur
s'exprime!
Deux et deux font quatre. Voilà!
N'est-ce point assez! Constater, sai-
sir, additionner: c'est ressentir.
Et pourquoi Monsieur cherche-t-il
encore?
Ce ciel est bleu sur la ville se levant.
Et, sans doute, la ville est laide.
Mais qu'y puis-je?

MARTIN :

Que de mots! Hors du mot!
Vents, soufflez-moi comme la plume,
Soufflez au coeur du don!
Faites voler l'écorce de l'être,

Et donnez-moi ce gros oeuf nu!
Avant! Avant! Plus avant!
Je veux le secret.

ADALBERT :

Tu es fou, Martin. Et, pour ma part,
j'allume une cigarette.

MARTIN :

(*de plus en plus exalté*). Allumer
une cigarette soit! Mais à même
le soleil,
L'allumer au feu même!

L'AUTEUR :

Ils ont oublié la ville à leurs pieds,
Et aussi le propos que j'avais en
tête en les plaçant ici.
A moi les effets!

La Ville se fait entendre, et la brume en effet tombe. C'est l'heure où, du haut du Mont-Royal, on voit s'éveiller Montréal. Donc, grincement d'essieux, piaffements, roulements, beuglements des sirènes et tout le tintamarre voulu par ces messieurs de la coulisse...

ADALBERT :

Qu'est-ce que je f... ici à cette heure?
Ne suis-je point un raisonnable hom-
me?
Moi qui dépasses la trentaine
Et qui enseignes...

MARTIN :

(*avec un sourire*) brillamment...

ADALBERT :

Le latin à un certain nombre de can-
cres, et à quelques jeunes gens
d'un talent supérieur.

MARTIN :

Futurs notaires...

ADALBERT :

Notaires tant qu'on voudra.
Moi, je trouve qu'ils ont du bon, les notaires.
Il faut des notaires, il en faut, vous dis-je.
Il en...

MARTIN :

Pleut.

ADALBERT :

Ecoute, Martin, je ne veux plus que tu m'assassines.
Non, je ne veux point douter.

L'AUTEUR :

Mais, du diable si ces deux-là entendent quelque chose au drame.
Essayons un autre coup de barre.
(*Haut*) Montréal!

ADALBERT :

—Ah, oui? ... Montréal. Je l'aime moi, cette ville.
Elle me ressemble. C'est une ville avec des souliers rouges,
Et qui n'aime pas à penser.
Comment expliquer tout ce qu'il y a de royal en ce nom de Montréal!
Cité des "klaxons" et des "chiens chauds"...

L'AUTEUR :

A Paris, on appelle ça des corbillards!

ADALBERT :

Cité où il fait bon vivre. Il y a tant de théâtres et de guinguettes.
Et puis les tavernes qui sont toutes canadiennes-françaises,
Et les clubs où l'on parle surtout l'anglais ...

Il y en a pour tous les goûts.
Le quartier chinois, le quartier nègre, le Griffin Town et la rue Saint-Laurent...
Cent idiomes et du mauvais anglais partout.
Et Westmount qui n'est point Oxford, Outremont qui n'est pas Versailles, le faubourg Québec, le parc Lafontaine
Avec sa camillienne géante!
Mais tout cela grouille et tout cela rit.
Une ou deux crapules pour dix honnêtes gens.
Et tous boivent le même Coca-Cola:
Ça, c'est un lien social.

MARTIN:

Et ça, tout ça, me dégoûte,
Et tu n'es qu'un farceur, Adalbert!
Si pourtant tu savais, si tu savais voir...

L'AUTEUR:

Pas moyen décidément de rien arracher de sensé à ces deux-là.
Et tout ce dialogue de moi à eux qui constitue une pièce
Est accaparé par leur énorme existence;
A l'heure présente, ils existent beaucoup plus que moi.
Pourtant j'aurais voulu enfanter Montréal, la créer du dedans,
Proportionner le nom à la chose et faire l'équation.
Comme en ces photographies truquées, je voudrais,
Surtout, ressusciter Ville-Marie, sur le ventre de Montréal ajustée,
En un seul et unique moment,
Aussi seul et aussi unique que l'est Adalbert Martin Montréalais,
Et beaucoup plus multiple encore...

MARTIN :

(*Grand rêve, féerie!*)
Pièce à pièce, je te referai
O Ville de Marie, toujours présente
Sous le masque de la javotte saxonne.
Tu n'es point que l'ergastule
Où les pseudo-fils de Wolfe
Ricanent sur le corps de Montcalm.
Le passé dans le vieux roc demeure inscrit,
Sur les tours de Saint-Sulpice vermoulu,
Sur le perron de Notre-Dame.
La mère de Bonsecours veille toujours
Au sommet du promontoire vigilant,
Et malgré tous nos Judas, malgré tous ceux qui sont à vendre,
Le vrai coeur de Ville-Marie palpite encore,
Dans les murs bénis de l'Hôtel-Dieu.
Et dans les coeurs de nos fils et dans les entrailles fécondes de nos filles,

C'est toujours le sang de Maisonneuve et celui de Jeanne LeBer...
Ville des clochers aigus, ville de la Messe et de l'Hostie,
Ville, ô ville! Que l'oriflamme claque au vent des délivrances
Et que le Champ de Mars tremble sous les pas des revenants!
Que par la verticale histoire se redressent les échines mornes
Des descendants du Grand Vaincu!
Que ceux qui ont forcé nos corps à naître
Nous conjurent dans une résurrection prévue
Au livre des renaissances éternelles!
Pars, droit comme la flèche de Kondiaronk,
O mon verbe étincelant,
Vomi à pleine bouche française,
Franchis l'espace et culbute le temps,
Empoigne la destinée pâle des hommes sans courage!
Où braillaient des pleutres, suscite la gerbe des héros!

Rachète du Juif l'agence des chapelets...

ADALBERT :

Quelle audace!

MARTIN :

Toutes, je les veux toutes, les audaces brandies,
Comme le glaive de saint Michel Archange,
Et je crie : mort à tous les tièdes!
Mort aux prudents, mort aux sages, mort aux lâches,
A tous ceux qui n'eussent point été là avec leurs Francs,
Lorsque Jésus-Christ mourut entre deux voleurs!

ADALBERT :

Ces paroles ne sont pas bonnes à dire;
Il faut se contenter de les penser.

MARTIN :

C'est un soleil nouveau qui réchauffe Ville-Marie,
La ville de la Reine du Ciel qui n'était point une timide,
Elle, la vivandière du Milieu des âges,
Lorsqu'elle combattait aux premiers rangs sous les murs d'Iconium!

L'AUTEUR :

Pour que s'achève en gloire ce poème imprévu
Qui m'est parti des mains comme une fusée,
Je voudrais un don plus unique.
Mais que dire, moi? Je ne suis qu'une vieille créature;
Et ces puissants êtres nouveaux nés du cerveau
Savent, tellement mieux que nous, parler...
J'aurai donc voulu montrer

Le double chevauchement vers la fin,
Celui fugace des apparences sous Adalbert exprimé,
Et dans Martin, le réel, le voulu, le Providentiel,
Celui qui rend des comptes, et qui ne mourra point quand l'autre aura perdu le souffle...
Ainsi Montréal et Ville-Marie conjuguées,
Cessant de s'opposer pour s'étreindre dans l'unité substantielle,
Mais tirées pourtant chacune à chacune,
Comme l'est Adalbert Martin homme et par conséquent double.
Que le rapport soit donc: symbole et vérité:
Adalbert est à Martin ce que Montréal est à Ville-Marie.

Rideau

PRIERE POUR LES PHILOSOPHES

PRIERE POUR LES PHILOSOPHES

O mon Dieu qui avez posé toutes choses hors de la cause,
Et les philosophes ont suivi comme le reste.
Donnez-leur de s'entendre au moins sur l'essentiel !
Qu'ils ne nient point *Celui* qui les *admet,* qu'ils sachent que c'est par vous que leurs cerveaux bouillonnent !
Donnez-leur d'être aussi sages que des enfants de trois ans,
Qui se contentent de poser des questions,

Quand ils ignorent la réponse !
Qu'ils soient aussi vrais que c'est possible
Dans un monde où chacun s'enracine où il peut
Dans l'arbre des généalogies absurdes,
Et où l'on est homme parce que né d'une femme,
Et parce que, morceau de chair endolori et projeté,
On a été fixé dans l'être séparé par la rupture de l'ombilic.
Surtout, ô grand Seigneur de la sagesse,
Qu'ils tiennent compte des oreilles, et qu'ils se disent
Que beaucoup d'hommes les ont fort longues !

Achevé d'imprimer, le samedi 8 février, 1941
dans les ateliers de:
L'Imprimerie de Lamirande
4557, rue St-Denis, Montréal, Canada

15-D 3

SCOLASTICAT-ECOLE NORMALE
SS. SERVANTES DU ST-COEUR DE MARIE
37, AVENUE DES CASCADES
BEAUPORT, QUEBEC 5

François
Hertel

Axe et
Parallaxes

Les
Editions

C843

H573a

Paraîtra au début de mars

On disait en France

par

H. Paul Péladeau

préfacé par

Edouard Montpetit

* * *

Récit de voyage qui recrée le climat de Paris pendant l'hiver de 1940.
Un volume de 225 pages où se trouvent des conversations intimes avec des écrivains connus et aimés au Canada.